The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol ⟶ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

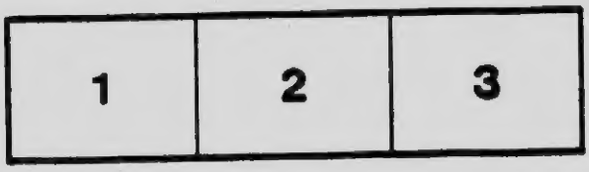
Bibliothèque nationale du Canada

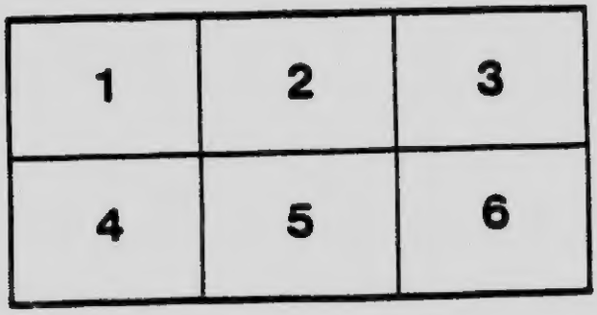
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ⟶ signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.





LE POISON DANS L'HISTOIRE

ET

LES GRANDES EMPOISONNEUSES

Dr A. VALLÉE

Professeur à la Faculté de Médecine de l'Université Laval

Conférence donnée au Cercle des Dames Canadiennes,
le 20 mars 1917 et répétée devant les membres
de la Société Médicale de Québec
séance de mai 1917.

QUÉBEC
IMPRIMERIE LAFLAMME
--
1917

LE POISON DANS L'HISTOIRE ET LES GRANDES EMPOISONNEUSES [1]

—

A. Vallée

Prof. à l'Université Laval

Mesdames, Messieurs,

Il serait osé, peut-être même téméraire et en tout cas fort déplacé, de venir chez vous, Mesdames, vous causer médecine. Le sujet en lui-même est par trop matériel, presque brutal et souvent fort triste. On peut sans pédantisme et sans vous ennuyer vous dire bien des choses : vous parler tour à tour d'art et de poésie, de littérature et de critique, de voyages et d'histoire, voire même de politique, de droit et de sociologie. Vous acceptez tout avec une bonne grâce qui dénote non seulement l'intérêt que vous y portez, mais aussi votre culture. Ce serait cependant abuser que de vouloir vous entraîner au plus profond des domaines scientifiques, dans des régions presque glaciales et toujours arides au premier contact.

Par bonheur, cependant, cette science médicale a des débouchés nombreux qui permettent de l'atteindre sans même s'apercevoir du passage. Elle se rattache de toutes parts aux questions sociales, elle confine quelquefois à la littérature, elle se confond fréquemment avec l'histoire. De telle sorte que sans en avoir l'air, elle finit par toucher à tout, du moment que ses adeptes ne veulent pas trop se limiter à ce qui la constitue dans son essence. Par son côté qui

---

1. Conférence faite au Cercle des Dames Canadiennes le 20 mars 1917 et répétée devant les membres de la Société médicale de Québec, séance de mai 1917.

guérit et par celui qui prévient, la médecine s'est intéressée à un double point de vue : historique et psychologique, à l'étude du criminel. Et en cela elle devient acceptable et peut s'adresser partout.

Il semble bien, en effet, qu'Hippocrate, philosophe et médecin eut pu inscrire en ses aphorismes avec beaucoup de justesse et un sens très complet de généralisation, cette vérité très simple : Il est deux classes d'individus qui intéressent le public : les criminels et les honnêtes gens. . .

Or ces derniers, nous croyons les connaître, puisque nous nous piquons de faire partie de leur société. En tout cas, à leur sujet, peut-être vaut-il mieux vivre d'illusions et ne pas pousser trop loin nos études de crainte de retrouver souvent la barrière mal fermée qui les rapproche des autres. Entre ces deux catégories qui se partagent le genre humain, il faut bien n'admettre l'existence que d'une question de degré, d'une progression souvent rapide. De l'honnête homme complet au criminel le plus avéré, on peut si l'on veut refaire toute la lignée. Nous flattant cependant d'être loin des coupables, nous nous laissons volontiers attirer vers eux. Autant le crime en lui-même semble monstrueux, fait horreur et épouvante, autant le criminel nous attache comme le héros. On veut l'étudier, le comprendre, le voir même, surtout de loin. On l'exploite au théâtre, dans le roman, au cinéma. On le signale dans l'histoire, on l'étale dans la presse. Là plus que partout, il sert de réclame et attire le client. On recherche de façon presque maladive, le fait divers de nos quotidiens jaunes à grande circulation. Malgré toutes les mauvaises nuits que vous lui devez, malgré les craintes qu'il a fait naître, malgré le dégoût qu'il provoque, malgré tout son être et même malgré vous, vous cherchez l'auteur du dernier assassinat, pour le seul frisson d'horreur qu'il vous procure.

Ces coutumes malsaines, il faut l'admettre, n'enlèvent pas à ces individus bien humains, tout intérêt réel. Il se peut que la société profite d'une étude vraie de la criminalité. La connaissance bien

comprise du mal, permet de lui apporter des remèdes et c'est là qu'il faut en venir. L'étude doit seulement en être faite sérieusement sans affichage et sans décor. Le retrouver dans l'histoire, permet souvent la reconstitution des mœurs, comme cela facilite aussi l'appréciation des progrès accomplis par la civilisation unie à la science.

Ce fait est particulièrement palpable, pour ce qui touche à l'étude du poison et de ses adeptes. Nul crime n'a semblé plus mystérieux que celui de l'empoisonnement. Nul n'a été de fait pendant longtemps plus difficile à dépister. Aussi sa pratique s'est-elle rapidement répandue des âges les plus reculées jusqu'à nos jours, où il semble possible de le traquer à son tour. Aussi peut-on facilement refaire le cours des siècles en retrouvant sa trace qui marque chaque époque d'une empreinte particulière à son temps, mais tout de même d'un caractère général. Il fut l'arme des lâches, il fut de plus celui des faibles, il fut la vengeance populaire, mais également celle des grands. Une civilisation mieux comprise, une religion plus ferme, une législation plus sûre, une science plus vraie, un féminisme même plus réel, permettent d'espérer de voir un jour le poison disparaître de la criminalité.

S'il nous faut ici mentionner le féminisme, c'est que de fait, il intervient. La femme sans défense, mal protégée et souvent négligée, fut une des grandes ouvrières de l'empoisonnement. Alors que l'homme avec son égoïsme habituel, s'est réservé ou à peu près l'apanage de la plupart des crimes, la femme avec une certaine complaisance, a voulu devenir empoisonneuse, et tient encore sur ce point à sa préséance. Sept fois sur dix de nos jours, l'empoisonnement est le crime de la femme [1]. Le féminisme sur ce point rétablira sous peu les proportions et nous resterons forcément à votre honneur les seuls et vrais criminels.

---

1. Joly: *Le Crime.*

Permettons-nous, en soupirant après ces jours heureux, une tournée des Grands-Ducs dans les bas-fonds de l'histoire. Cette promenade à vrai dire fort peu sentimentale, nous montrera malgré la dureté de l'heure présente, que la barbarie pour s'être réveillée chez des peuples où elle n'avait fait que sommeiller, avait tout de même cédé jusqu'ici devant la vraie civilisation.

⁂

L'origine des poisons se confond malheureusement dans la mythologie avec celle de la médecine. Nous avions eu Esculape, les empoisonneuses voulurent avoir et Circée et Médée. Les deux magiciennes de la Fable illustrées par Homère ou par Euripide, allièrent aussitôt les faits si fréquemment retrouvés plus tard de la sorcellerie et du crime, se montrant en cela des précurseurs complets. Ulysse à la première, put enfin résister et s'échapper des rives enchantées où s'accumulaient ses forfaits, mais elle avait déjà empoisonné un roi des Sarmates. Jason à son tour s'enfuit des bras de Médée, mais par des bijoux empoisonnés, sa vengeance a déjà touché Creuse, sa rivale, et elle tentera demain de détruire Thésée.

Si les héros résistent aux deux sœurs de la mythologie, les faibles humains du moins suivront bientôt leur exemple. Le crime ne peut rester confiné à la légende, il va à son tour passer dans l'histoire.

Aussi les poisons sont-ils connus et pratiqués dès la Grèce antique [1]. Ils sont contrôlés par l'Etat qui autorise les suicides et fournit les toxiques lorsque les raisons sont valables. La peine de mort est exécutée sous cette forme, et Socrate en buvant la ciguë, ne fait que se rendre à une coutume acceptée. A Milet, le poison

1. Littré : *Revue des Deux-Mondes* 1853. La science des poisons.

exerce de tels ravages dans la population féminine, que des autorités doivent mettre en vigueur des punitions sévères pour faire cesser la mode.

Alexandre lui-même aurait péri par cette arme, s'il fallait ajouter foi à la croyance populaire, et l'eau vénéneuse du Styx aurait abrégé les jours du grand conquérant. Pour celui-ci, du moins, la médecine a pu établir un diagnostic rétrospectif et attribuer plus simplement sa mort à une fièvre des pays exotiques [1]. Il reste cependant que le poison fut en cause et qu'il l'était souvent, les mœurs sans scrupule permettant son utilisation pour les puissants comme pour le peuple. Mithridate s'habituant à le supporter par un continuel usage ne fait que confirmer la fréquence de son emploi et la crainte où l'on vivait. Le fait ne fera que se perpétuer dans tous les siècles et chose curieuse, il continuera de coincider souvent avec des pratiques sans nombre de sorcellerie et de magie.

Lorsque Germanicus périt en Orient empoisonné par Pison et sa femme Plancine, on veut faire croire à de simples maléfices, et une sorcière meurt avant de comparaître au procès [2]. C'est que les officines de ces mégères fournissent déjà des subtils produits, préparés avec soin, facilement dissimulables et qui n'ont rien à envier aux mixtures chimiques les plus savantes qui sortiront plus tard des fourneaux des alchimistes. Ces compositions du reste, diffèrent fort peu : plantes vénéneuses, virus animaux, substances minérales, toutes se trouvent dans la nature, si franchement bonne et si souvent mauvaise, qui détruit aussi bien qu'elle sait bien reproduire. De la pharmacopée complexe qui dans les philtres de Médée mélange des sucs d'herbe et des perles d'Orient, des entrailles de loup et des ailes de hibou, des becs de corbeau et la peau d'une vipère [3], jusqu'à la " poudre de succession " de la Voisin ou à la

---

1. Littré : *loc. cit.*
2. Littré : *loc. cit.*
3. Littré : *loc. cit.*

patisserie de Madame Lafarge, les toxiques ont fort peu varié. Ils sont les mêmes partout, leur nombre est limité.

Même en ces siècles lointains, certaines de ces drogues semblent foudroyantes. Sur le forum romain, des licteurs piquent au passage de simples citoyens dont on convoite la fortune et qui tombent terrassés. Un chevalier sous le règne de Tibère, absorbe en plein Sénat un poison qui le tue sur le champ, sans qu'on ait le temps de le mener au supplice. L'acide cyanhydrique ne pourrait mieux faire, et qui sait si ces magiciennes que Sénéque [1] appelle de " grandes artistes ", n'avaient pas déjà réussi à l'extraire des noyaux des fruits [2].

Voyons, en effet, Canidia, la petite parfumeuse de Naples qu'Horace nous montre en ses œuvres préparant ses drogues complexes. Qu'il la vilipande dans une ode [3] où il la peint en un tableau semblable à celui des sorcières de Macbeth; qu'il la loue [4], un peu plus loin ou que dans ses satires [5], il rappelle ses crimes, elle représente bien le type de l'empoisonneuse, fabricant avec passion ses précieuses recettes. Voyons à côté Agrippine servant à Claude un plat de champignons qui du coup " l'élève au rang des dieux". Voyons enfin Locuste sur l'ordre de Néron, préparant un poison rapide qui sera offert à Britannicus avec l'eau chaude traditionnelle que boivent les romains. Ces toiles se succèdent sans qu'on puisse y trouver autre chose que des différences d'écoles. Les couleurs sont les mêmes, les tons seuls varient et la ligne en est toujours grossière.

Ces mœurs de cour si profondément vicieuses, se confondant sur les places publiques avec celles du populaire, suffisent à illustrer les spasmes du paganisme qui meurt dans les derniers siècles

---

1. Littré : *loc. cit.*
2. Littré : *loc. cit.*
3. Horace : Epode V *Canidia brevibus implicata viperis* etc.
4. Horace : Epode XV *Jam jam efficacido manus* etc.
5. Horace : Satires I VII. — *Vidi egomet nigra succinctam vallere palla Canidiam pedibus nudis passoque capillo....*

de l'empire romain. Nous en ressentons les sursaults dans les siècles du moyen âge encore mal imprégnés du christianisme naissant, exagéré dans sa forme, mais incomplet dans son esprit.

Aussi le poison va continuer son œuvre, bien que de façon plus cachée dans les ténébreux châteaux de l'époque et le mystère de ces temps. C'est le moment de la vie retirée, période de transformation entre une société qui meurt et une qui renaît; période d'hésitation mal assise sur les restes du passé, mal établie encore sur les gradins de l'avenir; période cruelle et brutale à l'excès, où les coutumes ne sont pas encore adoucies. Partout les traces du crime persistent et le poison lui aussi a conservé son rôle. Sous les Mérovingiens, les Capétiens, jusque sous les derniers Valois [1], on peut en scrutant le dossier, sans aller jusqu'à l'exagération de certains auteurs, retrouver des empoisonnements. N'aurions-nous à l'appui que celui de Charles-le-Chauve, ou la tentative de Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, qui a chargé un ménestrel d'empoisonner Charles VI, le duc de Valois son frère, ses oncles les ducs de Berry, de Bourgogne et de Bourbon [2]. Ne pourrions citer que l'empoisonnement d'Agnès Sorel par Louis XI, ou les craintes de Charles VII qui se laisse mourir de faim ou le breuvage que Montecuculli offre au dauphin, fils de François I, que ces données suffiraient à rétablir le chaînon.

L'Italie moderne n'allait pas sous ce rapport, laisser bien loin en arrière l'Italie ancienne. Les luttes familiales, les guerres locales qui armaient l'Italie féodale et toutes les cours pervêrses qui se disputaient chaque ville; les mœurs déréglées qui régnaient sans encombre, la jalousie et l'ambition, le luxe enfin que la Renaissance allait porter à son plus grand développement, tout semblait conspirer pour l'extension du crime et surtout du crime caché et insondable difficile à dépister. C'est l'époque où tous les

---

1. **A. Masson** : *La sorcellerie et la science des poisons aux XVIIe siècle.*
2. **E. Muller** : *Curiosités historiques et littéraires.*

moyens sont bons pour satisfaire ses désirs, où le meurtre n'est rien s'il élève au pouvoir et donne la fortune. C'est l'heure où l'on a tout prévu, où l'on coupe un fruit avec un couteau empoisonné d'un côté, qui permet de le partager avec l'ennemi qui doit mourir; où au bal, on déchire la main qui se tend avec la bague à griffe qui vous donnera la mort; où la clef qui ouvre une cassette vous inocule à son tour [1]. C'est l'heure où l'on meurt du poison destiné à un autre, où l'on doit tout surveiller, amis et courtisans, inconnus et adversaires. C'est l'heure des Borgia à Rome et à Ferrare, de l'acquetta que leur a préparé une femme Toffana et qui n'est en somme qu'une solution concentrée d'arsenic [2], ayant fourni plus de six cents empoisonnements dans ce seul milieu. C'est l'heure encore où la cour brillante des Médicis, va joindre le meurtre aux plus grandes manifestations du luxe et de l'art.

Lorsqu'en sortant à Florence du grand hôtel où vous êtes descendu, — et où par dérision du sort, un garçon dans un bar américain vient de vous servir une consommation, en insistant sur le fait qu'il était depuis longtemps barman à Toronto;—lorsqu'en franchissant cette porte du modernisme, vous vous trouvez sur la place, vous sentez heureusement que le passé est tout à côté. Ils vous sont déjà familiers ces bords de l'Arno et ce Ponte Vecchio à l'entrée duquel vous ne pouvez éviter de revoir le Dante et Béatrice. Vous les connaissez de toujours, ces vieilles boutiques sur pilotis qui traversent le fleuve, et dans cette vieille ville entourée de collines, " comme un bijou dans son écrin ", vous vivez d'un autre âge qui prolonge ses racines dans l'histoire. Florence la belle qui par son Dôme et son Palais Vieux vous reporte au Moyen âge, comme elle vous attache à la Renaissance par le palais Pitti ou le palais Médicis, Florence la belle n'a conservé que la

---

1. Larousse : *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle.*—Article empoisonnement.

1. *Historia, Lucrèce Borgia* par Blaze de Bury.

gloire dans ses manifestations artistiques, laissant aux coins cachés des vieux régistres, les tristes souvenirs du crime. Et pourtant cette famille qui avec la nature l'a si bien parée est tout de même entachée de poisons. En parcourant ces rues étroites, ces places un peu mues, en longeant ces vieux murs tous noircis par le temps, ou en allant plus loin vers les douces campagnes, aux pans garnis de roses grimpantes sur les côteaux de Fiesole, ou plus bas dans la plaine à Poggio de Caiano, vous ne pouvez effacer le souvenir des grands marchands florentins, aux armes constituées par des balles de laine rouge [1]. Les Médicis sont partout, dans l'ombre de Savanarolle, de Giotto, de Botticelli, de Michel-Ange, de Ghirlandajo ou de Filippo Lippi. Ils sont là dans la gloire et malgré vous vous songez à la vie.

Vous songez à Alexandre qui empoisonna tour à tour et sa mère et son oncle Hyppolite avant de tomber lui-même sous les coups de Lorenzino. Vous songez à Côme I demandant aux alchimistes une recette infaillible pour se débarrasser de sa femme et de ses fils [2]. Vous revoyez à Caiano ce funeste banquet où meurent après diner, François et sa femme d'hier, Bianca Capello [3]. L'on se demande en somme comment tant de gloire peut s'allier à tant de sang. Les Médicis vous effraient comme les Borgia et vous entrevoyez déjà leur influence prolongée jusque dans le XVIIe siècle, non seulement par les lettres et les arts, mais aussi dans le poison qui va se diffuser à l'étranger par leur entremise à l'état épidémique.

Gardant le souvenir de cette grande famille, pénétrons dans la " doulce France " en nous arrêtant comme première étape sur les bords pittoresques de la Loire, à Blois. La petite ville de province ne présente vraiment rien de bien tragique ! Là cette riante maison

---

1. André Maurel : *Quinze jours à Florence.*
2. A. Masson : *loc. cit.*
3. André Maurel ; *loc. cit.*

à la toiture étonnante, qui reproduit presque le hennin dont se coiffait l'hôtesse, c'est le pavillon d'Anne de Bretagne, où la jeune Claude de France, "la bonne reine" dut quelquefois bercer le petit Henri II. Et tout en face, lugubre derrière ce petit mûr et sous ses gargouilles, menaçant de sa tour aux oubliettes, ce sombre et beau château abrita les emportements, les trahisons et les crimes, de la descendante de Laurent le Magnifique, Catherine de Médicis. Dans les boiseries de ses appartements, dissimulée sous les lambris, voici son armoire aux poisons. Les recettes de ses ancêtres ont pénétré avec elle, comme des armes inséparables, dans cette cour où les luttes se multiplient chaque jour, pour aboutir bientôt à la disparition de la famille des Valois. Son influence se retrouve partout et intervient souvent néfaste, lorsque les circonstances l'exigent. Témoin cette paire de gants parfumés, qu'elle fait porter, — fidèle aux procédés connus, — à Jeanne d'Albret dès son deuxième retour à la cour. Ces gants comme les flambeaux, comme les bouquets, comme les vêtements mystérieux dûment empoisonnés, vont en quatre jours permettre la mort de la reine de Navarre, mère de Henri IV.

C'est sa famille encore avec Marie, qui assistera à l'arrivée des Bourbons et les mœurs seront les mêmes. Entourée de ses conseillers, de médecins et d'alchimistes, de serviteurs dévoués et d'autant d'ennemis, elle inspire peu de confiance. Tous les intéressés semblent vivre dès ce moment auprès de la reine mère, dans une certaine crainte qui pour un grand nombre d'historiens, n'est rien moins que justifiée.

De Louis XII à Richelieu, tous sont aux aguets. Le puissant cardinal qui a vu disparaître de façon fort douteuse, les juges d'Urbain Grandier, vit entourré de chats qui gouttent à sa table de tous les plats [1]. De son côté le roi inquiet pour lui et ses amis, écrit à son ministre des billets ainsi conçus. "...Je vous envoie par

---

1. A. Masson : *loc. cit.*

le Chenaye des fruits de Versailles dont vous ferez faire l'essai avant d'en manger comme de tout ce que je vous enverrai[1] " Louis XIII employant ce langage huit ans avant sa mort confirme de lui-même les discussions médicales qui s'élèvent autour de sa fin prématurée et par ailleurs fort suspecte.

La crainte plane de toutes parts, on voit partout le poison dont le rôle grandit de jour en jour. Il était hier en cause, mais sans cette importance désormais acquise.

Il a été de nouveau transplanté d'Italie où sa floraison intense faisait tant de victimes, en même temps que d'ailleurs convergent des idées et des mœurs qui en créant une mentalité spéciale vont en favoriser l'emploi. La sorcellerie d'abord, qui pénètre dans tous les milieux, s'insinue dans tous les domaines, se mêle à toutes les pratiques. Elle est venue grandissante du Moyen âge, grossie encore chaque jour par l'alchimie importée d'Allemagne, en même temps qu'elle naissait sur place. Le mystère qui semble l'entourer n'en est pas un de premier crû. Il dissimule mal aujourd'hui le couvert du crime et ne fait alors qu'abriter par une grotesque exploitation de la crédulité populaire, des mœurs infâmes, des pratiques sans nom, des criminels éclairés, des empoisonneurs habiles dans cette civilisation malgré tout encore jeune. A côté et pourtant à l'extrême, le quiétisme venu d'Espagne, allait encore par un mysticisme mal éclairé aider à fausser les esprits. Dans cette tourmente soufflant à la fois de directions opposées, la vraie et saine religion allait malheureusement se trouver incomprise de plusieurs.

Les intérêts qui suscitent la lutte, le luxe qui appelle la fortune, le relâchement qui l'accompagne, l'ambition qui attire vers le pouvoir, l'éclat qui trouble et ébloui ! tout ce qui en un mot allait faire de Versailles le point de mire de Paris, se joignant à cette conscience dévoyée, favoriserait à son tour le déclanchement d'une

---

1. A. Masson : *loc. cit.*

basse criminalité. " Nous sommes arrivés, écrit Guy Patin, à la lie de tous les siècles. " L'opinion s'en émeut à ce point, que dès 1667, alors que rien encore n'a transpiré de ces crimes spéciaux, Colbert crée la charge de lieutenant de police exercée par LaReynie [1], bientôt un des acteurs importants du drame à ses débuts Sous ce règne pourtant si brillant d'un Louis XIV, vont apparaitre les empoisonneuses qui n'ont rien à envier à celles des siècles primitifs de l'histoire.

Ouvrant ce triste cortège qu'elle précède et dont elle se dégage en premier plan, la plus connue de toutes, la terrible marquise de Brinvilliers. Type parfait s'il en fut de ceux que nos psychologues modernes ont décrit sous le titre d'amoraux, Madeleine d'Aubray, de par son éducation fort négligée sur certains points, verse très à bonne heure dans le vice. Lorsqu'à vingt et un an, en 1651, elle épouse le descendant des Gobelins qui sera demain le marquis de Brinvilliers [2] sa formation est complète et elle est mûre pour les forfaits qui vont suivre.

Rien ne permet alors d'en prévoir l'étendue. La petite marquise n'a de la criminelle aucun des traits physiques que les disciples de Lombroso se sont plus à décrire. Plutôt jolie, fort enjouée et très en forme, elle coule auprès d'un mari joueur et amuseur, une vie facile, jusqu'au jour où celui-ci confiant et sans crainte, puisque les torts sont de son côté introduit chez lui un ami dangereux qui a nom Sainte-Croix [3]. La famille est dès lors constituée dans cette triple unité que rappelait chez vous dernièrement M. Delamarre et que notre théâtre moderne a cru devoir nous servir comme dernier cri pourtant répété par de lointains échos.

Le mari facile supporte bien la chose; mais la marquise avait

---

1. **P. Clément** : *Histoire de Colbert et de son administration.*
2. **Funck-Brentanno** : *Le Drame des poisons.*
3. **Funck-Brentanno** : *loc. cit.*

compté sans l'intransigeance de son père, le lieutenant civil, dont les mœurs plus saines se refusent aux compromissions. Grâce à lui Sainte-Croix est bientôt à la Bastille [1], d'où il sortira pour retrouver l'amour et chercher la vengeance. Il est de tous ceux de l'époque qui croyaient plus facile de trouver la fortune au fond d'un creuset en découvrant la pierre philosophale, que de la conquérir par de plus âpres travaux. Aussi ces tendances alchimistes l'ont-elles mis en contact avec un homme d'importance en cette science, dont le nom eut pu passer plus sainement à l'histoire. L'étudiant qui apprend sa chimie,—il en est encore, dit-on,—se doute fort peu en cherchant la formule du sel de Glasser ou Sulfate de potasse, que ce grand ancêtre fut le fournisseur de Sainte-Croix et de Madame de Brinvilliers. C'est pourtant chez lui [2] que la jolie marquise et son bel ami puisaient dans l'arrière boutique du pharmacien en renom, ce qu'ils appelaient simplement " les recettes de Glaser " et ce qui devint plus tard la " poudre de succession ". Ce n'était en somme que de l'arsenic auquel se mêlait, paraît-il, un peu de vitriol et du venin de crapaud.

C'est de cette officine que la marquise sous des airs de petite sainte [3], se dirige sans frémir vers les salles d'hôpitaux où elle ve éprouver le bon effet de ses poisons. Les malades qu'elle fréquente succombent rapidement et en possession de son arme, elle va pouvoir exécuter ses projets. Son père déjà souffrant reclame ses services ; elle s'y rend avec grâce et lentement pour ne pas éveiller les soupçons, elle réussit en huit mois, sans provoquer l'attention à emmener l'issue fatale, après avoir administré plus de trente fois la terrible recette [4].

Débarrassée de ce gardien sévère, tyrannique à son sens au même titre que les parents mis en scène par Molière, désormais

---

1. **Funck-Brentano** : *loc. cit.*
2. **Funck-Brentano** : *loc. cit.*
3. **Funck-Brentano** : *loc. cit.*
4. **Funck-Brentano** : *loc. cit.*

libre, elle va de ce jour vivre sa vie qui n'en est pas une des plus édifiantes. Mais bientôt sa fortune rapidement dissipée par ses nouvelles exigences, sa situation nécessite de nouveaux expédients. Ses deux frères seront de trop faciles victimes, qu'un laquais nommé La Chaussé exécutera sous ses ordres en quelques mois par une attention de chaque jour qui se prodigue de la table au lit du malade. Là encore se servant des mêmes procédés, les succès furent lents à venir et les tentatives durent se multiplier. Les faits parurent mêmes suspects à la mort du plus jeune et médecins et experts conclurent à l'empoisonnement, sans qu'il fut possible de trouver le coupable, la justice restant interdite comme la science devant la durée chronique de ces maladies étranges [1].

Entre temps, la *chère* femme fit à plusieurs reprises sur tous les siens des essais qu'elle ne put par bonte de cœur se décider à mener à bonne fin. Son mari et sa fille, sa sœur même trouvèrent grâce, sa grande âme l'emmenant à leur fournir après le crime des contrepoisons efficaces. Elle agissait de même pour sa propre personne et allait à certains moments jusqu'à dévoiler ses secrets à quelques intimes, quitte à les faire disparaître le jour où elle croyait s'être trop compromise [2].

Son mari, du reste, accepte tout comme au premier jour, avec une complaisance qui ne peut manquer de désarmer sa main tout en laissant au pauvre homme, des craintes folles et des terreurs justifiées.

Les choses en étaient là et tout semblait au mieux quand par malheur Sainte-Croix mourut criblé de dettes, ce qui emmena à son domicile l'apposition des scellés [3]. Or comme dans tous les contes ayant du caractère, il se trouva chez lui une fameuse cassette fort compromettante, contenant et des documents et des poi-

---

1. Funck-Brentano : *loc. cit.*
2. Funck-Brentano : *loc. cit.*
3. Funck-Brentano : *loc. cit.*

sons et des lettres de Madame la Marquise et des billets non encore rencontrés, exigés par le triste personnage de sa trop confiante amie. Les événements avaient été trop rapides pour que la Brinvilliers put retirer le tout de la circulation. Elle crut plus prudent d'aller chercher en Angleterre d'abord, puis en Belgique une retraite plus sûre.

L'examen des pièces et des déclarations de la Chaussé bientôt appréhendé, mis à la torture aux brodequins et avouant et ses crimes et ceux de la marquise, complétèrent la preuve. Celui ci fut exécuté en mars 1673 et trois ans plus tard, la marquise à son tour arrêtée à Liège, subisssait son procès. Trouvée coupable, condamnée à l'amende honorable, à la torture à l'eau, à la décapitation et au bucher, cette femme dépravée eut cependant un sursault; sa conscience sembla se réveiller soudain et les principes de son jeune âge à l'appel d'un homme admirable, le Père Pirot [1], purent renaitre dans une âme aussi vile. A ce point que l'on se pressait autour du bucher pour recueillir ses cendres. Le 17 juillet 1676, le drame était au complet et Madame de Sévigné pouvait écrire à Madame de Grignan [2]: " Enfin, c'en est fait, la Brinvilliers est en l'air: son pauvre petit corps a été jeté après l'exécution dans un fort grand feu et les cendres au vent; de sorte que nous la respirons et que par la communication des petits esprits, il nous prendra quelque humeur empoisonnante, dont nous serons tout étonnés. "

L'humeur empoisonnante existait déjà et dès septembre 1677, un billet trouvé dans l'église des Jésuites, allait mettre en scène tout un monde de ces terribles mégères [3]. L'association criminelle la plus complè . qui soit, à côté de laquelle ne sont rien les bandes d'un Bonnot moderne et les groupes d'apaches cambrioleurs,

---

1. **Funck-Brentano**: *loc. cit.*
2. **Mme de Sévigné**: *Lettres.*
3. **P. Clément**: *loc. cit.*

allait être dépistée. Cette fois c'est dans l'antre des sorcières qu'il faut aller directement.

" Une femme à Paris faisait la Pythonisse "

a dit Lafontaine dans " les Devineresses ", et chez elle toute la haute société, la bourgeoisie et le peuple, vont venir tour à tour, consulter les oracles, chercher des talismans et surtout des poisons. La Voisin domine cette autre mise en scène, entourée de dignes compagnes, la Filastre, Marie Bosse et la Vigoureux, qui dans tous les milieux sèment leur œuvre de mort.

Le billet dénonciateur emmena successivement l'arrestation d'une bande de faux monayeurs, celle des sorcières, puis enfin celle d'un groupe important d'alchimistes. Et tout ce joli monde constituant dans l'ensemble une véritable cour des Miracles de la criminalité, mit au jour la plus savante organisation du vice qui fut jamais. Sorcières, faux monayeurs et alchimistes, n'étaient en somme que d'honnêtes professions, sous le couvert desquelles se dissimulaient mal l'empoisonneur et la faiseuse d'anges. Il ne faudrait pas croire cependant que tous ces criminels, comme on a voulu le dire, ne tuaient que pour le plaisir de voir palpiter les victimes. Non c'est plus loin qu'il faut en chercher les raisons. L'intérêt toujours marque les actes des hommes et s'il est un principe méconnu de tous les âges, c'est bien celui qui règne encore sans être mieux compris : " Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux. "

Monter, monter toujours, quitte à tomber plus bas, voilà le mobile de tout acte purement humain ! Ce fut celui d'hier, il prévaut aujourd'hui et règnera demain. Aussi doit-on y voir la cause première de ce débordement de honte, de débauche et de crime. La Voisin, comme toute sa clientèle, l'avoua avec candeur et sans forfanterie. Pour être aujourd'hui moins cruelles et plus dignes, nos voyantes modernes et nos " tireuses de cartes " qui s'enri-

chissent encore de la bêtise humaine, n'en ont pas moins sous une forme atténuée perpétué avec une heureuse dégénérescence l'espèce des sorcières du XVIIe siècle. Les mœurs plus policées ternissent leur influence, mais elles gardent le cachet, ces diseuses que consultent les concierges de Balzac [1] ou les grandes dames et les bourgeoises de notre septique XXe siècle ; elles ont seulement perdu par un transformisme fort apprécié l'horreur du passé.

C'est aux confins de Paris, dans le nouveau quartier Bonnenouvelle, qui touche aujourd'hui aux boulevards, que la triste descendante des Canidia, des Locustes et des Toffana, avait établi en chaumière son antre très courue. C'est là qu'elle put régner sur la ville enfiévrée de l'éclat du moment ; là qu'elle put recevoir les plus grands noms de France ; là qu'elle sacrifia plus de deux mille enfants, qu'elle fournit aux clients ses conseils néfastes, ses recettes funestes. C'est de là toujours qu'elle put atteindre jusqu'aux marches du trône, pour retomber ensuite dans les flammes du bûcher.

Ses fervents, du reste, ne se recrutent pas dans la plus basse pègre qui l'entoure. Pendant de longues années, on y voit accourir des présidentes de tribunal, une Madame Leféron, une maréchale LaFerté, une marquise d'Alluye, une princesse de Tingry, des comtesses de Polignac et des duchesses de Vitry et de Vivonne, en même temps que s'y pressent les sœurs Mancini, l'une duchesse de Bouillon, l'autre la fameuse Olympe, comtesse de Soissons [2]. Puis avec les grandes dames toute la bourgeoisie, une amie de Racine [3], une autre de Molière, croisant sur le seuil le duc de Vendôme et Madame de Montespan, pendant que le grand tragique écrit, peut-être pas sans arrière pensée, Britannicus et Mithridate et que Poquelin ridiculise les devins dans " Les Amants magnifiques ".

Pareille société où fréquentent [illegible] les princes de l'alchimie,

1. Balzac : *Le Cousin Pons.*
2. Funck-Brentano : *loc. cit.*
3. Dr Lequé : *Médecins et empoisonneurs au XVIIe siècle.*

vont chercher dans ce taudis, ce que sera demain et comment l'établir, ce que sera demain et comment l'avancer, ce que sera demain et comment le grandir. On y vient pour hâter la mort d'un époux, pour chercher l'amitié de quelqu'un, pour capter l'attention, chasser une rivale, refai e sa fortune. Et l'on repart sans honte, emportant la recette qui empoisonne une chemise, un bouquet que l'on croit tout puissant, une écuelle dans laquelle un crapaud tout gorgé d'arsenic vient à peine de crever. Il suffira ensuite pour réaliser l'oracle, de compléter l'œuvre commencée avec des poudres ou des liquides proprement administrées, arsenic toujours, cigüe et mandragore, drastiques et opium [1], administrés sous couvert de médicaments nécessaires pour guérir les troubles suscités par la première tentative.

Aussi quand le jour se fait sur ce sombre enfer, rien ne peut contenir la surprise et l'étonnement, la terreur et l'indignation. Un tribunal spécial, la fameuse " Chambre ardente " est dès lors institué. Bientôt cependant les accusations portées deviennent de plus en plus compromettantes; trop de gens sont touchés, trop de noms vont sortir, trop de taches vont souiller trop de noblesse! Louis XIV s'énerve, 147 prisonniers à Vincennes et à la Bastille semblent devoir impliquer dans l'affaire tout ce que la France compte de grands. La Voisin et ses compagnes ont été exécutées, d'autres expulsées du royaume, d'autres sont aux galères, tel ce sieur de Blessis, intime de la sorcière, qui n'a pu faute d'argent s'y faire remplacer par un Turc [2]. Le roi suspend la chambre ardente à l'automne de 1680.

Colbert dans un grand geste lui conseille de déporter au Canada ceux qui ne sont pas encore jugés [3], mais heureusement pour nous ce projet n'est pas mis à exécution. Les empoisonneurs

---

1. L. Nass : *Les empoisonnements sous Louis XIV.*
2. P. Clément : *loc. cit.*
3. P. Clément : *loc. cit.*

n'émigrent pas, leur souvenir seul vient jusqu'à nos rives dans des chansons du temps que nous transmet la tradition orale et que mon bon ami M. Marius Barbeau a bien voulu me permettre de vous communiquer. Celle-ci par exemple recueillie par lui aux Eboulements, nous montre combien ces crimes étaient alors connus. Elle s'intitule : "Quand le roi entre à Paris"...

QUAND LE ROI ENTRE DANS PARIS [1]

1

Quand le roi entr*it* dans Paris,
Salua tout[es] ces dames. } (*bis*)
La première qu'il a saluée,
Elle lui a ravi l'âme. } (*bis*)

2

— Marquis ! t[u] es plus heureux qu'un roi
D'avoir une si jolie femme.
Ah ! voudrais-tu pour mon argent
Que je [gagne son petit cœur] ?

3

La belle ! si tu voulais m'aimer
Je te ferais richesse
De tout mon or et mon argent.
T[u] en serais la maitresse.

1. Recueillie par C.-M. Barbeau, en juillet 1916, de Mme Mathilde Audet, des Eboulements (Quai). Mme Audet est née Mathilde Gauthier, de Saint-Irenée ; elle a 53 ans. Elle apprit cette ballade quand elle était toute jeune, de sa vieille grand'mère, Geneviève Tremblay, née aux Eboulements.

4

— Sire! cela ne m'appartient pas
[Mais bien plutôt] à la reine.
J'estimerais mieux cent fois mourir
Que tous les trésors de prix. "

5

Le roi l'a prise, l'a ammenée
Dans sa plus haute chambre.
Ah! tout le long de l'escalier
La marquise n'a fait que pleurer

6

La reine lui [fit] faire un bouquet
De trois roses jolies;
Et la senteur de ce bouquet
Fit mourir la marquise.

7

Le roi lui [donna] un tombeau
D'[orme] et d'[acajou]
Il fit écrire sur ce tombeau
Le nom de la marquise.

Ou cette autre qui nous vient de St-Irenée et dans laquelle se retrouvent à côté des mœurs de la haute que nous venons de voir, les mœurs populaires qu'elle vient illustrer: " Rossignol du bois joli...

ROSSIGNOL DU BOIS JOLI[1]

1

— Rossignol du bois joli,
Mais enseigne-moi donc (*bis*),
Enseigne-moi [du] poison,
Mais pour empoisonner (*bis*),

2

Pour empoisonner mon mari
Qui est jaloux de moi (*bis*).
— Là-haut, dedans la forêt
Mais vous en trouverez (*bis*).

3

La tête d'un serpent méchant
Mais vous en pilerez (*bis*).
Quand votr[e] mari arrivera
Une grande soif il aura (*bis.*)

4

Il vous dira: " Ma bonne dame
Donnez-moi donc de l'eau (*bis*). "
Vous lui direz: " Mon cher mari,
C[e n']est pas de l'eau qu'il vous faut,
[Mais] c'est du vin [au lieu de l'eau]. "

---

1. Recueillie par C.-M. Barbeau de Mme Aimé Simard, de Saint-Irenée, (Charlevoix), en juillet 1916. Mme Simard, âgée de plus de 38 ans, apprit cette chanson de sa mère, quand elle était petite fille Sa mère était Philomène Gagnon, née à la Malbaie.

5

A mesure qu'il en buvait
Le vin [dans son verre] noircissait.
Mais le vin [y] noircissait.
L'enfant qu[i] était dans le berceau.
[Son père il] avertissait (*bis*).

6

— Papa, papa, n'en buvez pas!
Car ça vous ferait mourir (*bis*).
— [Pour moi] la mort, *vrai*, y passai
La grande soif que j'avais,
Mais grande soif que j'avais!

Nous avons eu heureusement pour nous et surtout pour vous en ce moment la chanson sans l'air [1], et les tristes criminels durent à leur tour comparaître devant la chambre de l'arsenal dont les séances furent reprises en 1681 pour se terminr en 1682. " Vous recherchez les gueux, s'était écrié un des accusés, on doit rechercher plus haut [2]. "

On n'osa cependant trop fouiller la conscience des lions et l'incident fournit à Lafontaine maints bons mots de ses " Animaux malades de la peste ". Le dernier acte est joué de ce que Funck Brentano a si bien intitulé " le drame des poisons ". La pauvre peinture que nous venons d'en faire, n'est du reste que l'esquisse de ce vaste incident de l'histoire qu'il a si bien raconté.

---

1. Peut-être faudrait-il mentionner cependant la Corriveau illustre descendante chez nous des sorcières de là bas.
2. F. Brentano: *loc. cit.*

La réaction se faisait. De ces coulisses du mélo la transition petit à petit allait tirer les petits soupers Louis XV et la comédie légère. Les philosophes allaient surgir préparant à leur tour une nouvelle forme de criminalité qui viendrait éclore à la Révolution. Aussi ne trouve-t-on guère à travers le XVIIe siècle, qu'une empoisonneuse dont le nom puisse dignement figurer à côté de ces monstres qui un siècle auparavant illustraient la chronique judiciaire. C'est une femme Suhard, non pas celle dont le salon brillant réunissait déjà et Condorcet et Diderot et Laharpe et Voltaire et dont le cœur récellait, dit ce dernier, une édition corrigée de ses œuvres. Non le crime d'empoisonnement est déjà plus démocratisé; l'empoisonneuse du même nom, criminelle vulgaire qui devient moins intéressante, en fut une de bas étage, exerçant son métier à faire périr par l'opium très grand nombre d'enfants [1].

Puis voilà en un jour l'histoire qui se concentre et ne veut avoir d'attaches que sur un seul; Napoléon apparait! Il serait incomplet, si dans les drames de l'histoire il eut oublié celui-là. Dès le départ pour la campagne de Russie, il a demandé à son médecin un toxique puissant qui puisse le cas échéant lui éviter les ennuis d'un revers de fortune. Le Baron Yvan s'est d'abord refusé pour ne pas subir à son tour la triste et fausse réputation du médecin d'Alexandre. Mais les désirs du maitre sont des ordres, aux quels il fait mieux ne surseoir et forcé d'agir, Yvan prépare une poudre peu active de Belladone et d'ellébore que l'empereur désormais porte sur lui dans un simple sachet d'abord, puis plus tard en loquet qui se perdit à son tour. L'incident semblait oublié, lorsque dans la nuit du 14 mars 1814, après l'abdication, Roustan tout à coup éveille, bouleversé, tous les hôtes de Fontainebleau. L'empereur assis sur son lit est trouvé halletant, un verre à la main et s'écrie en voyant son médecin: " le poison que tu m'as donné ne produit pas d'effet [1] "...

---

1. L. Nass: *loc. cit.*
1. *Chronique Médicale.*

Terrassé en présence des maréchaux et entendant Bonaparte causer de son empoisonnement, Yvan effrayé, se sachant innocent, mais affolé par le mot qui l'accuse, ne trouve rien de mieux que d'enfourcher un cheval et de fuir le château. Lorsque calmé, il voulut, regrettant cette folie, retrouver Napoléon qu'il ne se pardonna jamais d'avoir quitté, il était trop tard, l'empereur n'était point mort, mais il n'était déjà plus l'empereur.

Deux ans après à Ste-Hélène, oubliant encore le mot qu'il avait jadis prononcé : " Ne m'étant pas donné la vie, je ne me l'ôterai pas, " il propose à Gourgaud et à Bertrand de se donner la mort en s'enfermant avec un réchaud de charbon de bois [1], procédé plus moderne, mais auquel on n'eut pas recours.

De cette heure, le poison passe définitivement de l'histoire, dans la criminalité plus banale. La transformation s'est complétée, tout se démocratise, le vice comme le reste. Ce n'est plus dans l'histoire qu'on pourra le retracer, ni même parfois dans la légende, il faudra aller le dépister dans les prisons et au tribunal, où il se sera refugié de lui-même avec ses adeptes du reste moins fréquents.

C'est que bien des changements se sont réalisés de toutes parts. La législation s'est affirmée, la science surtout s'est dévoilée, qui en aidant au progrès contribue pour sa part à faire reculer le crime. Dès le XVIIe siècle, on avait utilisé l'analyse de la drogue, l'étude de la maladie et l'autopsie du cadavre. Mais rien n'était à point. Au XIXe siècle, au contraire, la médecine a mûri. La chimie triomphe, la clinique domine, l'anatomie pathologique reconnait déjà les lésions. Gay Lussac et Lavoisier ont éclairé la première, Orfila et Straus dans le domaine spécial de la médecine légale, ont ouvert les horizons et créé les méthodes qui vont dépister au plus profond de l'organisme, les moindres traces des poisons de tous

---

1. *Chronique Médicale.*

ordres. La clinique a passé de l'étude générale à l'appréciation des symptômes locaux et grâce à Laennec et aux maitres qui suivent elle a permis le classement des maladies et leur diagnostic précis. L'autopsie a réalisé la confirmation des lésions correspondantes et délimité les raisons dominantes de la mort naturelle, en même temps qu'elle spécifiait les caractères particuliers à chaque cas de mort violente et rendait reconnaissable cette "fin à échéance fixe", dont on avait tant abusé sous le manteau de la magie. La physiologie avec Claude Bernard, en précisant les fonctions, a précisé les rôles et expliqué le rouage organique.

La moralité enfin, mieux assise, la religion comprise plus en accord avec la raison dont elle ne peut se départir, ont mis le dernier poli sur un monde nouveau.

Aussi les criminels traqués de toutes parts ont-ils un champ d'action de plus en plus limité, où la vertu les poursuit et substitue aux remords lorsqu'il ne peut surgir, une crainte salutaire. Par suite et forcément le crime n'est plus égal; l'empoisonnement surtout bien que fréquent encore semble déjà d'un autre âge. Un Desrues même étudié par Alexandre Dumas, une Madame Lafarge, quelque soit l'intérêt qui s'attache à son nom, quelque soit le mystère qui entoure la mort de son mari, malgré les discussions que suscitent au procès Orfila et Raspail, ne sont que des empoisonneurs du plus pauvre modèle dignes d'un intérêt plutôt transitoire. Il est vrai de dire que Madame Lafarge représente tout de même dans le groupe moderne, ce type de l'amoral versant plus tard dans un mysticisme [1] qui couvre de son aile ses années de détention. Lorsqu'après un mariage tardif, elle envoie à Paris un gateau au mari absent, elle n'en est pas à ses premières armes [2]. Elle a déjà eu avec la police de sérieuses difficultés. Il y a dans sa vie une histoire du colier, vol mystérieux de bijoux chez une trop

1. *Chronique Médicale.*
2. "*L'affaire Lafarge*" : L. Malouvier, Thèse Paris.

confiante amie [1]. Et ce vol et cet empoisonnement, joint à la renommée que lui vaut sa réputation de menteuse de ses jeunes années, suffisent à la caractériser.

Les poisons, cependant, ont fort peu varié, et malgré la connaissance des alcaloides puissants qui laissent bien loin en arrière tous les produits employés, l'arsenic garde toujours le premier rang sur la liste qui s'étend un peu plus. Lorsque le peuple se convaincra par lui-même de la facilité relative de la recherche des uns et des autres qui ne laisse plus impuni le crime le plus mystérieux, grâce aux données nouvelles, le poison peu à peu disparaitra laissant la place à des armes plus brutales, mais aussi moins lâches parceque moins cachées. En attendant, on voit encore une petite bretonne, Hélène Jagado, empoisonnant en 17 ans trente personnes par l'arsenic, des allemandes, Gottfried, Ursinus et Zwanziger se servant du même produit, une femme Van der Linden, utilisant 102 fois le même procédé pour donner 27 victimes [1]. Et cela pour ne citer que les classiques. Le poison jusque là est resté l'arme féminine qu'osent encore préconiser hier un groupe de suffragettes retardataires pour qui le geste d'un revolver semble avoir passé inaperçu.

Mais entre le criminel d'hier et celui d'aujourd'hui, tout un monde a passé qui fait de données composites, s'appelle la civilisation. Les dirigeants ont peut-être cherché dans un autre ordre d'idées l'expression des passions qui ne peuvent s'éteindre, ils ont cédé le pas dans le crime brutal, aux rebus sociaux que l'éducation saine n'a pas encore pénétrés. Ils se sont laissés remplacer par tous ces éclopés que des tares diverses, entretenues par une ignorance voulue, ou plus souvent par une formation faussée, ont laissés au ruisseau.

---

1. Louis André : *Madame Lafarge voleuse de diamants.*
2. Vibert. *Toxicologie.*

***

Au réveil de ce long cauchemar qui embrasse l'histoire et où nous avons vu défiler se bousculant dans leur avance, les criminels de tous les siècles, pantins tragiques au masque sinistre ou à la noire cagoule, quel soulagement et quelle douceur, de se retrouver au contraire au milieu d'un salon où le féminisme de bon aloi est venu apporter la vie saine d'un siècle qui pourtant a ses faux pas.

Comme il se dégage bien alors le rôle important de cette psychologie féminine façonnée dans le passé par les mœurs et la société, l'éducation et l'instruction, pour aboutir à l'être de douceur et de charme qui triomphe aujourd'hui, mieux compris et plus libre. Comme il ressort nettement que ce cœur si vrai, si sensible et si bon, faussé, durci et rendu mauvais par l'acte de l'homme seul, ne peut que revenir à son état normal, le jour où chacun comprenant son devoir, saura également le remplir sans qu'un sexe l'emporte par la domination. Comme elle s'éclaire d'un éclat plus brillant, d'une lumière plus vive, d'un rayonnement divin, l'importance désormais acquise à l'action féminine dans notre société. Car c'est à vous, Mesdames, que revient de droit et de fait, le geste sauveur qui par les sentiers difficiles, vous fera tendre la main au criminel, au dévoyé mieux compris, que votre cœur seul pourra toucher, transformer et sauver. Penchées sur ces douleurs contre lesquelles vous savez lutter par le mot qui console et le geste qui allège, vous poursuivrez ici votre idéal. Car le crime en est bien de cette douleur humaine, la manifestation la plus complète, s'étendant en même temps du moral au physique. Nouvelles infirmières des âmes, vous traiterez les consciences, comme vous pansez les plaies.

——:oo:——